

Les ressacs de la violence salafiste

Lors d'une conférence publique tenue le 12 septembre 2001, le Président Bush dans un éclair de lucidité s'est écrié : « Mais pourquoi nous haïssent-ils tant ? ». C'était la bonne question qui aurait dû conduire – comme pour toute enquête criminelle - à l'identification des mobiles du crime, et, partant de là, à l'identification de ses auteurs à titre individuel, de leurs origines, de leurs motivations, moyens et méthodes et enfin de leurs commanditaires éventuels.

Cette question a été balayée d'un revers de main par toute la technostructure américaine au profit d'une autre : « Comment ont-ils fait ? ». Question sans grand intérêt, car il y a peu de chances que le crime se reproduise suivant le même schéma, et finalement perverse car il faut alors envisager toutes les formes d'attaques possibles de la part de tous les adversaires potentiels et donc multiplier à l'infini les mesures de précaution, de contrainte et de surveillance à l'égard de la planète entière. Ce sont autant de réactions qui sont précisément celles recherchées par les acteurs de la violence terroriste, arme du faible au fort qui vise à pousser un adversaire largement supérieur en force et en nombre à mettre en œuvre des réponses inadaptées, disproportionnées et contre productives à la menace.

Avant de s'engager dans cette voie, il aurait peut être été utile de réfléchir au fait que les trois quarts des auteurs des attentats du 11/09 étaient de nationalité saoudienne et appartenaient à une organisation salafiste violente qui avait déclaré en 1998 une guerre inexpiable à la famille Saoud et à ses alliés Occidentaux. Cela n'aurait d'ailleurs dû être une surprise pour personne. C'est maintenant la quatrième fois depuis 1800 que la famille Saoud voit se retourner contre elle les auxiliaires fondamentalistes islamiques sur lesquels elle s'appuie pour conquérir et conserver la garde des Lieux Saints et préserver une légitimité politico-religieuse contestable.

Dans les toutes premières années du XIX^e siècle, profitant de l'expédition Napoléon au Levant qui isolait la péninsule arabique du pouvoir du sultan ottoman, la tribu des Saoud entreprit de sortir de son fief de Ryadh pour s'emparer de La Mecque et Médine, s'arroger le contrôle des Lieux Saints de l'Islam et y établir une théocratie wahhabite à vocation universelle. Pour se prémunir de toute attaque de flanc pendant leur expédition vers l'ouest, les Séoud délèguèrent vers le nord des tribus vassales fanatisées qui envahirent la vallée du Tigre et de l'Euphrate, cœur de l'Irak actuel, mirent à sac les villes saintes chiïtes de Najjaf et Kerbela, massacrèrent les minorités locales avant de se préparer à envahir l'Anatolie et pousser jusqu'à Istantoul en vue de déposer le Calife ottoman et lui substituer un Saoud wahhabite.

Libéré de l'hypothèque de l'intervention française dans la région, le pouvoir ottoman réagit vigoureusement à l'attaque en dépêchant sur place ses janissaires sous l'autorité du Pacha d'Égypte qui fit un grand massacre des wahhabites et de leurs partisans, libéra les villes saintes restituées à leurs gardien légitimes, les Hashémites, et obligea la tribu Saoud à se replier sur son fief désolé du centre de la Péninsule où elle continua de végéter pendant un siècle. Mais dès le début du XX^e siècle, profitant de l'affaiblissement de Constantinople englué dans ses affrontements balkaniques, dans ses revers répétés face aux puissances européennes puis dans le premier conflit mondial, les Saoud répétèrent l'expérience, expédiant à nouveau dans la péninsule et vers le nord des mercenaires fanatisés qui, sous le nom générique de « Ikhwan » (les Frères ou la Confrérie), entreprirent à nouveau de massacrer les populations locales ou de les soumettre à l'autorité des Saoud. Ces derniers ayant fini par s'emparer des Lieux Saints en 1926, les milices de l'Ikhwan commencèrent à devenir gênantes d'autant qu'elles réclamaient leur dû en termes de pouvoir, qu'elles menaçaient les intérêts britanniques en Transjordanie, en Irak et au Koweït et qu'elles commençaient à se rebeller contre leurs maîtres jugés trop mous et suspects – sans doute à juste titre – de ne pas vouloir partager leur pouvoir et les rentes qu'il générait hors du cercle de famille. Il fallut aux Saoud deux années de combats en 1928-1929 et l'assistance de l'aviation britannique pour venir à bout de leurs créatures révoltées et passer leurs chefs par les armes. Si Ibn Saoud a ainsi trouvé une issue thermidorienne aux chevauchées sanglantes qui ont porté sa famille au pouvoir, il n'en reste pas moins que la monarchie saoudienne, l'alliance du « sabre et du goupillon » entre la famille royale et les Oulémas de La

Mecque offre toutes les apparences d'un « Daech qui a réussi », selon les termes de l'écrivain algérien Kamal Daoud.

L'origine et les dérives d'Al-Qaïda puis de l'État islamique présentent de nombreuses similitudes avec ces épisodes historiques. Al-Qaïda constitue la filiation du *Maktab ul Khidamat* (Bureau des services) constitué à Peshawar au Pakistan sous l'impulsion conjointe du Pakistan, des États-Unis et de l'Arabie. Ce « bureau » fut placé sous l'autorité du Frère palestinien Abdallah Azzam pour organiser la mobilisation des volontaires djihadistes venus de tous les horizons du monde musulman afin d'épauler les moudjahidin afghans dans leur lutte contre l'occupation soviétique que la famille Saoud considérait comme une menace proche et imminente. Mais dès l'effondrement de l'URSS et le retrait de l'Armée rouge d'Afghanistan, tout le monde, Arabie en tête, s'est empressé d'abandonner les « Afghans arabes » brutalement privés d'objectifs et de ressources mais pas d'idées et d'armes que, comme les « Ikhwan » un siècle plus tôt, ils ont vite retournées contre leurs anciens maîtres. Le manifeste fondateur d'Al-Qaïda publié en 1998 sous le titre « Manifeste contre les Juifs et les Croisés » ne parle, en dehors de son titre, ni de Juifs ni de Croisés, mais s'analyse en une longue et violente charge contre la famille Saoud accusée d'avoir trahi les musulmans et l'Islam.

De même Daech est la filiation directe d'Al-Qaïda en Mésopotamie fondée en 2003 dans le nord-est de l'Irak par le Frère jordanien Abou Moussaab al-Zerqawi, ancien membre du commandement d'Al-Qaïda « centrale » en Afghanistan, qui a fédéré les extrémistes sunnites du pays et les militaires et fonctionnaires baassistes sunnites de l'ancien régime brutalement exclus de la vie publique par l'administration militaire américaine. Sous couvert de lutter contre l'occupation étrangère, Zerqawi s'est surtout illustré par une campagne incessante d'attentats meurtriers contre les chiïtes d'Irak dont l'arrivée au pouvoir en vertu de la chute de Saddam, de la gestion communautaire du pays par l'occupant américain et de la loi du nombre constituait un véritable cauchemar pour la théocratie des Saoud. On a pu établir par diverses études que l'Arabie n'a pas ménagé son soutien à cet activisme sunnite en Irak. C'est cependant un soutien auquel le cabinet du Roi Abdallah a brutalement mis fin, au moins sur le plan officiel, à l'été 2013, effrayé par la dérive générale des Frères Musulmans arrivant un peu partout au pouvoir à la faveur des « printemps arabes ». Il se trouve que, pour des raisons totalement différentes, la famille régnante du Qatar a décidé au même moment d'interrompre son soutien aux activistes islamistes un peu partout dans le monde. Privés de soutien, les djihadistes d'Irak et leurs auxiliaires étrangers n'ont eu comme solution que d'établir un contrôle de type étatique sur un territoire aussi étendu que possible afin d'y trouver par l'impôt, le racket, le pillage et l'extorsion les ressources nécessaires à leur existence. Ce n'est pas un hasard si l'acte fondateur de Daech a été le pillage de la banque centrale de Mossoul où l'organisation s'est emparée d'un demi milliard de dollars en or et en devises qui ont immédiatement servi à « acheter » des chefs de tribu et de villages du nord de l'Irak puis du nord-est de la Syrie pour donner une première réelle assise géographique à « l'État islamique ». Et, dans la foulée, le chef de bande Abou Bakr al-Baghdadi s'autoproclame Calife et s'affuble du nom de « Quraïshi » (nom de la tribu du Prophète), ce qui constitue un double défi et une double insulte pour la famille Saoud.

Comme l'a noté à juste titre le chercheur François Burgat au cours d'une récente audition parlementaire, l'Arabie des Saoud ne soutient pas le djihadisme par affinité idéologique ou volonté missionnaire. Elle le fait par pragmatisme. Elle soutient quiconque dans le monde arabe et musulman – y compris les communautés émigrées – peut mettre la famille à l'abri du regard critique de l'Occident, à l'abri de la concurrence impériale de l'Iran, à l'abri de la contestation, en particulier de la contestation démocratique ou sociale. Elle encourage partout et toujours quiconque est susceptible de relayer la doxa théocratique, sectaire et réactionnaire sur laquelle elle a construit sa légitimité contestable. Et il ne manque évidemment pas de candidats pour essayer de profiter de la rente que génère cette stratégie puisque, faute de moyens culturels et humains, l'Arabie est bien contrainte de la mettre en œuvre par une tactique du chèque. De fait, le lien entre le djihadisme et le wahhabisme est avéré depuis plus de deux siècles avec cette constante que la tribu des Saoud instrumentalise régulièrement le djihadisme au service de ses intérêts mais échoue systématiquement à en contrôler les développements et effets pervers et ne

trouve son salut que dans l'intervention armée de puissances étrangères, en général non arabes et non musulmanes, qui doivent ensuite supporter le poids militaire et financier de cette intervention, la responsabilité et la culpabilité de ses conséquences, le soupçon sans cesse recommencé de mener une croisade contre l'Islam. On peut faire semblant de regarder ailleurs pour des raisons d'opportunité économique ou diplomatique, mais il serait dangereux d'ignorer ou de nier le phénomène. C'est une contradiction qu'il faudra bien affronter faute de quoi nous serons condamnés pour longtemps à une guerre sans fin à l'intérieur et à l'extérieur des frontières contre les seconds couteaux de la barbarie.

Car, depuis les années 1980, c'est bien la matrice idéologique sectaire et violente du salafisme wahhabite qui imprègne, dans le monde musulman et les communautés émigrées, les esprits les plus faibles et les plus asociaux de tous ceux qui, pour une raison ou une autre, bonne ou mauvaise, s'estiment opprimés, exclus ou abandonnés. Nos services de sécurité et de défense ne peuvent que s'épuiser à tenter de les identifier et de les neutraliser. Sans garantie de résultat. Il faut en tirer les conséquences car la menace sera permanente aussi longtemps que la matrice qui l'engendre existera.

Alain Chouet
Septembre 2017